

Selena Stanković

Université de Niš, Faculté de Philosophie, Niš

e-mail : selena.stankovic@filfak.ni.ac.rs

Anastasija Gorgiev

Université de Niš, Centre d'Innovation, Niš

e-mail : anastasija.gorgiev@gmail.com

SUR L'EMPLOI DU PRONOM ON DANS THÉRAPEUTIQUE DES MALADIES MENTALES DE JEAN-CLAUDE LARCHET*

Résumé : Dans le présent article, nous traitons de l'emploi du pronom français « on » dans l'ouvrage « Thérapeutique des maladies mentales » (2007) du théologien orthodoxe et philosophe français Jean-Claude Larchet. Vu le double caractère spécifique de cette forme pronominale d'être en même temps le pronom personnel et le pronom indéfini, notre étude sous-entend en premier lieu l'analyse de ses valeurs sémantiques et, en second lieu, l'exploration de son contenu affectif dans les positions où elle est utilisée à la place d'un autre pronom personnel. En recourant au procédé descriptif et à l'analyse sémantique, combinée de temps en temps avec l'approche morphosyntaxique, nous opérons notre recherche sur le corpus constitué de presque cent cinquante occurrences de ce pronom dans l'œuvre concernée. Comme point de départ théorique, nous prenons des déterminations, explicitations et suggestions offertes par la littérature linguistique qui examine le phénomène du pronom français « on ».

Mots-clés : pronom « on », pronom indéfini, pronom personnel, valeur sémantique, valeur affective, langue française.

1. Introduction

Grâce à sa double valeur, c'est-à-dire à son caractère particulier d'être en même temps le pronom personnel et le pronom indéfini, la forme pronominale *on* possède un statut spécial

* Cet article communique les résultats de l'étude faite grâce au soutien financier du Ministère de l'Éducation, de la Science et du Développement technologique de la République de Serbie (Contrat N° 451-03-9/2021-14/200165). La recherche a été effectuée dans le cadre de deux projets scientifiques financés par le Ministère de l'Éducation, de la Science et du Développement technologique de la République de Serbie : *La traduction dans le système de la recherche comparée des littératures et cultures serbe et étrangères* (N° 178019) et le *Projet* se réalisant au sein du Centre d'Innovation de l'Université de Niš (N° 451-03-68/2020-14/200371). En plus, l'article a été faite dans le cadre du projet *Les langues, les littératures et les cultures romanes et slaves en contact et en divergence* (N° 1001-13-01), financé partiellement par l'Agence universitaire de la francophonie et l'Ambassade de France en Serbie.

dans le système grammatical français et, de plus, son emploi, comme le souligne J. Marouzeau¹, représente un des traits les plus originaux de la langue française. En effet, le pronom personnel indéfini *on*², une forme invariable, a hérité la caractéristique de posséder toujours un référent ayant le trait distinctif *animé*, à savoir de désigner un être humain et d’assumer exclusivement la fonction du sujet. Du point de vue syntaxique, le pronom *on* manifeste presque toutes les propriétés des pronoms personnels et c’est pourquoi il est rangé dans cette classe pronominale. Cependant, puisque le pronom sujet *on* renvoie à une personne non déterminée, il est placé parmi les pronoms indéfinis. Vu qu’il provient étymologiquement du nominatif du substantif latin *homo*³ (le genre masculin, le singulier) et qu’il se rapporte à un individu à identité inconnue, le pronom *on* exige la forme verbale au singulier et l’adjectif et le participe au masculin singulier. La signification fondamentale du pronom *on* est *l’agent non concrétisé du procès* et c’est justement l’indétermination en tant que trait essentiel de cette forme pronominale qui, dans le discours, admet son usage à la place d’un autre pronom personnel et qui rend diverses ses valeurs sémantiques et expressives.

L’objectif de notre article est d’examiner l’emploi du pronom personnel indéfini *on* dans le livre *Thérapeutique des maladies mentales* (Paris, Éditions du Cerf, 2^e éd., 2007) du théologien orthodoxe et philosophe français Jean-Claude Larchet. Il est question de l’ouvrage qui représente la dernière partie du triptyque de ce grand théologien et patrologue français ; les deux premiers volets de cet ensemble célèbre sont *Théologie de la maladie* (Paris, Éditions du Cerf, 3^e éd., 2001) et *Thérapeutique des maladies spirituelles* (Paris, Éditions du Cerf, 5^e éd., 2005). Notre étude sous-entend en premier lieu l’analyse des valeurs sémantiques du pronom *on* et, en second lieu, l’exploration de son expressivité, c’est-à-dire de son contenu affectif dans les situations où il est utilisé avec le sens d’un pronom personnel.

En recourant au procédé descriptif et à l’analyse sémantique, combinée de temps en temps avec l’approche morphosyntaxique, nous effectuons notre recherche sur le corpus qui est constitué de toutes les occurrences de ce pronom dans l’œuvre concernée en comprenant ainsi presque cent cinquante apparences de cette forme pronominale. Compte tenu du genre de l’ouvrage et de sa thématique, notre hypothèse de travail est que, dans *Thérapeutique des maladies mentales*, le pronom *on* s’utilise le plus souvent avec le sémantisme du pronom personnel de la 1^{ère} personne du pluriel *nous* : soit en renvoyant, dans le discours scientifique, au sujet parlant auquel s’associe l’interlocuteur et en manifestant certaines valeurs expressives, soit en se comportant comme forme concurrente du pronom *nous* sans nuances stylistiques.

Pour ce qui est du point de départ théorique de notre investigation, nous prenons des déterminations, explicitations et suggestions avancées par la littérature linguistique relative au potentiel sémantique et au fonctionnement morphosyntaxique du pronom français *on*. Il est question avant tout des grammaires – *Le Bon usage*⁴, *Grammaire du Sens et de l’Expression*⁵,

1 Marouzeau 1950, 189.

2 Sur les appellations variées du pronom français *on*, voir Станковић 2013, 155.

3 La trace de l’origine substantivale du pronom *on* est sa seconde forme *l’on* qui s’utilise à l’écrit en particulier après les mots *et, ou, où, que, à, qui, quoi, si* pour éviter l’hiatus, mais également dans d’autres entourages phonétiques (Grevisse, Goosse 2008, 966 ; Dubois 1965, 114 ; Charaudeau 1992, 130 ; Wagner, Pinchon 1962, 202). J. Dubois la nomme *la forme emphatique* car elle fonctionne comme emphase dans la langue écrite ou soutenue ; il souligne que sa fréquence est d’autant plus grande que le registre de la langue standard s’éloigne de la norme de la langue parlée (Dubois 1965, 114). P. Charaudeau met en évidence que la forme *l’on* est susceptible de « produire un effet de *maîtrise du langage* (chic) » (Charaudeau, 1992, 130).

4 Grevisse, Goosse 2008.

5 Charaudeau 1992.

*Grammaire méthodique du français*⁶, *Grammaire du français classique et moderne*⁷, *La grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*⁸, *Grammaire Larousse du français contemporain*⁹, etc. – et des ouvrages de référence – *La pensée et la langue*¹⁰, *Précis de stylistique française*¹¹, etc., aussi bien que des dictionnaires pertinents qui expliquent l'entrée *on* – *Le Nouveau Petit Robert*¹² et *Le Trésor de la langue française informatisé*¹³.

Quant aux travaux antérieurs qui proposent des éclaircissements du contenu référentiel du pronom indéfini *on*, qui explorent son comportement textuel et son fonctionnement en contexte ou qui observent les fonctions discursives et les valeurs énonciatives de ce pronom, il faut souligner les études de C. Muller¹⁴, F. Atlani¹⁵, J. Boutet¹⁶, C. Viollet¹⁷, F. Mazière¹⁸, A. Rabatel¹⁹, la thèse de doctorat de A. M. Gjesdal²⁰, l'article des coauteurs F. Landragin et N. Tanguy²¹ et les recherches de J. Jacquin²² et de L. Hamelin²³. Les questions du sémantisme et de l'emploi affectif du pronom *on* sont abordées par S. Stanković²⁴ qui explore également les réalisations traductionnelles de *on* et ses correspondants dans la langue serbe, qui ne possède pas d'équivalent grammatical à ce pronom français. L'usage du pronom *on* et ses valeurs sémantiques dans les proverbes français, ainsi que ses correspondants dans les structures équivalentes serbes sont examinés dans l'étude de S. Stanković et de I. Jovanović²⁵.

2. Sur le sémantisme du pronom *on*

Quant aux particularités sémantiques du pronom français *on*, la grammaire de M. Grevisse et A. Goosse²⁶, la grammaire de P. Charaudeau²⁷, celle des auteurs réunis autour de M. Riegel²⁸ et les dictionnaires NPR²⁹ et TLFi³⁰ les exposent clairement :

– le pronom *on* porte la valeur d'indétermination, d'un vague sujet, c'est-à-dire il a le sens de :

6 Riegel, Pellat, Rioul 2011.

7 Wagner, Pinchon 1962.

8 Arrivé, Gadet, Galmiche 1986.

9 Chevalier, Blanche-Benveniste, Arrivé, Peytard 1964.

10 Brunot 1965.

11 Marouzeau 1950.

12 NPR, 1531 s.v. *on*.

13 TLFi s.v. *on*.

14 Muller 1979.

15 Atlani 1984.

16 Boutet 1986.

17 Viollet 1988.

18 Mazière 1994.

19 Rabatel 2001.

20 Gjesdal 2008.

21 Landragin, Tanguy 2014.

22 Jacquin 2017.

23 Hamelin 2018.

24 Stanković 2013.

25 Stanković, Jovanović 2013.

26 Grevisse, Goosse 2008, 964-966.

27 Charaudeau 1992, 129-130, 148-150, 156-161.

28 Riegel, Pellat, Rioul 2011, 364-365.

29 NPR, 1531 s.v. *on*.

30 TLFi s.v. *on*.

a) *tout le monde* en renvoyant aux êtres humains, à l'homme en général, à un tiers collectif qui représente une totalité ; alors, il produit l'effet de généralisation (par ex.³¹ : Toutes les fois qu'*on* se fait craindre *on* risque d'être trompé. / *On* peut éclaircir l'histoire, *on* ne la renouvelle pas. / *On* ne saurait penser à tout. / *On* doit respecter ses parents) ;

b) *les gens* ou *des gens* en désignant un groupe d'êtres humains, un ensemble de personnes qui est plus particulier, mais qui n'est pas précisément identifié. C'est un tiers multiple qui est vu comme partie d'une totalité. En ce cas, *on* crée l'effet d'anonymat (par ex. : *On* était fatigué de la guerre. / Dans son village, *on* croit encore aux sorciers. / Il y a de l'humilité dans la plupart des femmes ; bien peu imaginent qu'*on* les puisse aimer jusque-là) ;

c) *quelqu'un* en renvoyant à un individu dont l'identité est inconnue pour le locuteur, à un tiers unique qui est une personne indéterminée (par ex. : *On* vient. / *On* a sonné. / Si *on* a besoin de moi, je serai dans mon bureau. / *On* me l'a dit : il faut que je me venge) ;

– le pronom français *on* indique un ou plusieurs individus, autrement dit, il tient lieu de tous les autres pronoms personnels :

a) en effaçant le statut de la personne de l'acte de communication et l'identité de l'individu, il rejette le référent du pronom personnel dans l'anonymat. Dans ces conditions, il introduit dans l'énoncé les différentes tonalités stylistiques et valeurs affectives, telles que : modestie, importance, discrétion, imprécision, mépris, ironie, intimité, bienveillance, complicité affective, mise en distance, réserve, convenance, etc. *On* = *je* → l'indice de discrétion et de modestie du sujet parlant de l'interlocution ou de l'auteur d'un texte, la marque d'imprécision ; l'emploi fréquent dans la langue parlée (par ex. : Oui, oui ! *on* y va. Il y a longtemps qu'*on* ne vous a pas vu. / Qu'est-ce que vous en pensez, mon cher collègue ? – *On* aime... *on* aime beaucoup. / Mais tu ne peux rien me dire de plus précis, maintenant que *l'on* va se quitter ? / Entre ces deux coups de sonde isolés, *on* est réduit à suivre l'évolution). *On* = *tu* → le signe d'intimité, de gentillesse, mais aussi de mépris et de mise en distance ; la forme d'adresse aux enfants et aux élèves, la forme d'expression d'un ordre (par ex. : C'est drôle que tu ne peux pas trouver ça toute seule ! *On* fait un petit effort ; Et je vous préviens, *on* ne copie pas. / Loïc, *on* éteint la lumière. / *On* se calme). *On* = *nous* → l'indication de réserve, de discrétion, la marque de modestie de l'auteur du texte scientifique – *nous* de modestie (par ex. : C'est dommage, qu'*on* ne puisse pas avoir le gaz ici : nous sommes trop loin de Saint-Pierre. / Dans cette section, *on* décrira la distribution des pronoms conjoints). *On* = *vous* → l'indice de familiarité ou de dépersonnalisation, etc. (par ex. : Violaine : Tout beau, maître Pierre ! Est-ce ainsi qu'*on* décampe de la maison comme un voleur sans saluer honnêtement les dames ? / Elle est vraiment offensée. Il rit encore : « Ha ! Ha ! Ça m'a échappé, dites donc. *On* est fâché ? Elle est fâchée », dit-il en s'adressant vaguement à moi. / Maintenant, *on* rentre son ventre, *on* cambre ses reins et *on* laisse tomber ses bras le long des cuisses. Bien, c'est ça. Attention, *on* lève ses bras en inspirant, *on* les baisse lentement en expirant... Voilà ! *On* recommence). *On* = *il(s), elle(s)* → le signe de délicatesse, de discrétion réelle ou feinte, d'ironie, de dédain, de mise dans l'anonymat, etc. ; cet usage du pronom *on* se révèle être fréquent à l'oral (par ex. : Voici sept ou huit fois que je vous envoie chez mon avoué, depuis quinze jours, et il n'est pas venu ? Croyez-vous que *l'on* puisse se jouer de moi ? / Nous sommes restés bons amis ; *on* me confie ses petites pensées, *on* suit quelquefois mes conseils. / C'avait été dans une maison discrète du quartier des Champs-Élysées, un après-midi. *On* s'était dit tout ce qu'*on* avait à se dire, et ce jour n'avait point eu de lendemain. / Elle n'a pas répondu à ta lettre ? C'est qu'*on* a sa fierté).

b) sans effets discursifs et valeurs affectives, le pronom *on* s'utilise avec le sémantisme du pronom *nous* en renvoyant au locuteur multiple : locuteur + interlocuteur ; locuteur + tiers ;

31 Les exemples se trouvant dans ce chapitre sont ceux que donnent les grammaires et les dictionnaires mentionnés en tant qu'illustrations des valeurs du pronom *on*.

locuteur + interlocuteur + tiers, etc. (par ex. : Excusez-nous d'arriver en retard. *On* a eu une panne. / Lui et moi, *on* va chanter en duo. / Qu'est-ce qu'*on* fait cet après-midi ? / Mais tu ne peux rien me dire de plus précis, maintenant que *l'on* va se quitter. / Ce qu'*on* était serrés). Bien que cet usage, s'étant d'ailleurs répandu lors du XIX^e siècle, caractérise la langue parlée familière, le pronom *on* démontre aujourd'hui une grande tendance à remplacer *nous* à l'écrit également.

Comme le mettent en relief les auteurs du *Bon usage*³², de *Grammaire du Sens et de l'Expression*³³, de *Grammaire méthodique du français*³⁴ et ceux des dictionnaires NPR³⁵ et TLFi³⁶, au cas où le pronom *on* se substitue à d'autres personnes, il admet la syllepse facultative – l'adjectif (l'attribut ou l'épithète détaché) et le participe passé peuvent varier en genre et en nombre suivant le sexe et le nombre de l'être ou des êtres dénotés (par ex. : Eh bien ! petite, est-*on* toujours *fâchée* ? / À nos âges, *on* a besoin d'être *soignés*. / Quand *on* est *seules* comme nous), tandis que le verbe garde nécessairement la forme au singulier. Bien que cet accord sémantique soit considéré par l'Académie comme un trait du langage familier, les grammairiens trouvent qu'il est absolument justifié.

Outre les valeurs d'emploi mentionnées, l'emploi du pronom indéfini *on* dans certaines expressions, plus ou moins figées, en particulier avec les verbes *pouvoir* et *savoir* apparaît comme très intéressant. En effet, selon les précisions de la grammaire de M. Grevisse et de A. Goosse³⁷ et les dictionnaires NPR³⁸ et TLFi³⁹, les locutions *on ne peut plus* et *on ne peut mieux* se comportent comme des adverbes modifiant un adjectif et désignant le haut degré d'une qualité (par ex. : J'ai tout cela *on ne peut mieux* présent à l'esprit) ; les constructions phrastiques *on ne sait qui*, *on sait quoi*, *on ne sait où*, *on ne sait d'où*, *on ne sait pourquoi*, *on ne sait comment*, etc., ayant perdu leur caractère de sous-phrases incidentes, assument les fonctions propres aux pronoms, adverbes et déterminants (par ex. : D'un geste large, le bras tendu, avec une sorte d'air noble qui évoquait un acteur de province, il offrit à Mélanie le journal déplié et froissé, taché par ses doigts toujours poisseux d'*on ne sait quoi*, et toujours sales. / *On ne sait quel* rayon de Dieu semble visible. / Un jour, par hasard, il [Gobseck] portait de l'or ; un double napoléon se fit jour, *on ne sait comment*, à travers son gousset) ; les expressions telles que *on dirait que* et *on croirait que*, au sein desquelles le pronom *on* peut alterner avec le pronom *je*, servent à exprimer un jugement personnel que le locuteur partage avec une autre personne (par ex. : Si vous lisiez les lettres qu'il m'envoie ! *On croirait qu'il* parle à un domestique) ; de même, le pronom *on* fait partie de la locution figée *comme on dit*.

3. Analyse du corpus

Notre investigation révèle que *Thérapeutique des maladies mentales* de J.-C. Larchet, qui englobe environ cent quatre-vingts pages, contient presque cent cinquante exemples de l'emploi du pronom personnel indéfini *on*. La forte occurrence du pronom *on* dans ce livre, appartenant au domaine de la théologie orthodoxe et de la spiritualité, prouve le fait que dans les textes de nature scientifique et les ouvrages spécialisés ce pronom représente une des formes

32 Grevisse, Goosse 2008, 545-546.

33 Charaudeau 1992, 130.

34 Riegel, Pellat, Rioul 2011, 365.

35 NPR, 1531 s.v. *on*.

36 TLFi s.v. *on*.

37 Grevisse, Goosse 2008, 126, 371, 471-472, 947, 1456.

38 NPR, 1531 s.v. *on*.

39 TLFi s.v. *on*.

pronominales qui prédominent⁴⁰. Au sein de notre corpus, le pronom *on* s'utilise surtout avec le sens du locuteur faisant partie du milieu scientifique qui inclut l'interlocuteur, c'est-à-dire avec la signification de *nous* de modestie. Outre cette valeur sémantique, le pronom *on* en porte d'autres qui sont nombreuses et variées. Lors de la présentation des résultats de notre recherche, nous partirons des emplois les plus fréquents en signalant les effets stylistiques évoqués dans le contexte concerné.

3.1. « On » – l'indication d'un ou de plusieurs individus

Comme cela a été déjà mentionné et comme l'expose la littérature linguistique de référence⁴¹, le pronom *on* peut se substituer à tous les autres pronoms personnels. Il dispose de cette possibilité, comme le stipule J. Dubois⁴², grâce à son trait sémantique principale – la faculté de se référer à un individu indéterminé, à une personne qui n'est ni la 1^{ère} ni la 2^e personne, à savoir qui n'est pas le participant à la situation communicative. Autrement dit, en neutralisant les oppositions de genre et de nombre, cette forme pronominale s'utilise à la place des pronoms des trois personnes et des deux genres⁴³. G. Moignet⁴⁴ précise que le pronom *on* possédait cette particularité en ancien et moyen français et qu'elle s'est développée notamment dans la langue contemporaine. Quand la forme *on* s'emploie comme substitut d'autres pronoms personnels, se réalise le procédé qui sous-entend la suppression tant du statut de la personne de l'interlocution que de l'identité de l'individu présenté par le pronom personnel⁴⁵. Il s'agit donc du rejet de son référent dans l'anonymat.

En incluant dans l'anonymat de l'indéfini une personne ou des personnes, le pronom *on* manifeste les diverses valeurs affectives⁴⁶. A. Dauzat⁴⁷ met en relief que c'est justement la différence entre le pronom français *on* et ses équivalents germaniques qui désignent aussi un individu indéterminé et un sujet vague, mais qui se comportent en tant que catégories stylistiquement neutres. En effet, le pronom *on* ne donne aucun renseignement sur la personne, mais en se substituant aux pronoms personnels, il apporte à l'énoncé d'autres informations importantes, à savoir des nuances expressives qui sont d'autant plus accentuées que la substitution est moins fréquente⁴⁸. C'est pourquoi l'emploi de la forme *on* à la place du pronom *nous* à l'oral, où cette substitution est considérable, s'effectue sans valeur stylistique, tandis que d'autres types de substitution représentent les procédés expressivement marqués.

Dans notre corpus, l'usage du pronom *on* avec la signification d'un autre pronom personnel constitue les trois quarts de toutes les occurrences de cette forme pronominale. Alors, il représente un ensemble à identité indéterminée dans lequel les individus se confondent l'un avec l'autre.

A) Parmi les exemples de cet usage, nous remarquons la prédominance de *on* qui porte la valeur de *nous* :

40 Voir Charaudeau 1992, 156-157.

41 Grevisse, Goosse 2008, 545-546, 964-965 ; Charaudeau 1992, 130, 148-150 ; Riegel, Pellat, Rioul 2011, 364-365 ; Dauzat 1956, 261-262 ; NPR, 1531 s.v. *on* ; TLFi s.v. *on*.

42 Dubois 1965, 111-114.

43 Arrivé, Gadet, Galmiche 1986, 497.

44 Moignet 1965, 154-155.

45 Charaudeau 1992, 148.

46 Grevisse, Goosse 2008, 964 ; Charaudeau 1992, 148-150 ; Dauzat 1956, 261-262 ; Dubois 1965, 113-114 ; Sandfeld 1928, 333-337 ; Brunot 1965, 276-278 ; Chevalier, Blanche-Benveniste, Arrivé, Peytard 1964, 229-230 ; Wagner, Pinchon 1962, 198-199, 203-204 ; Riegel, Pellat, Rioul 2011, 364-365 ; Arrivé, Gadet, Galmiche 1986, 497.

47 Dauzat 1956, 261-262.

48 Dubois 1965, 113-114.

a) en majeure partie, il est question du sens du locuteur du discours scientifique (l'auteur du texte spécialisé) auquel s'associe l'interlocuteur (le lecteur du texte). En évitant le pronom *nous* qui serait trop familier dans ce type de textes et en se servant du pronom *on*, l'auteur de l'ouvrage examiné s'efforce de supprimer le sujet parlant comme si son individualité n'a pas d'importance. Il inclut son lecteur ou ses lecteurs qu'il invite à partager ses attitudes, ses jugements ou ses expériences. Ici, se fait observer la caractéristique de *on* qui englobe en général l'interlocuteur, contrairement à *nous* qui tend à l'écartier de cette collectivité⁴⁹. Employé avec cette signification, le pronom *on* de notre matériel fait entrer dans l'énoncé les valeurs affectives suivantes :

– la modestie du sujet parlant

(1) L'un d'entre eux, ayant recensé, examiné et comparé les « voix » que des patients disaient avoir entendues, a constaté que ces « messages » n'avaient pas le caractère chaotique, chancelant et désordonné que *l'on*⁵⁰ *pouvait attendre* d'une désorientation psychologique, mais paraissaient correspondre à une intention bien définie, logique et cohérente et présentaient une structure (*pattern*) identifiable qui semble bien exister indépendamment de ces patients eux-mêmes. *On ne peut certes conclure* de cette étude qui, malgré la hardiesse de son hypothèse, s'en tient à un plan purement descriptif, à l'existence réelle de puissances démoniaques telles que les conçoit la tradition chrétienne [...]. (p. 18)

(2) À envisager les choses sous un angle négatif, *on pourrait aussi conclure* à une égale inefficacité de ces différentes thérapies face à une nature qui dans ces cas, selon le vieux principe hippocratique, trouverait en elle-même les moyens de sa propre guérison. / Car il faut bien constater par ailleurs, dans beaucoup de cas tant de névroses que de psychoses, le peu d'effet des multiples thérapies dont *on dispose*. (p. 9)

(3) *On notera* en deuxième lieu qu'un savant aussi universellement reconnu que le professeur Marcel Sendrail, parlant en tant que médecin, n'hésite pas à écrire dans sa récente *Histoire culturelle de la maladie* : « Les habitudes critiques aujourd'hui en crédit préfèrent reconnaître dans les cas apparemment similaires [aux cas de possession rapportés par les évangiles] les effets de désordres mentaux dépourvus de caractère occulte. Il resterait à prouver que cette même hypothèse vaut pour toutes les manifestations psychopathiques sans exception. Depuis deux millénaires, comme le contenu de la pensée humaine prétendue lucide a changé, ont changé aussi les modes de son aliénation et ses modes de perversion. *On aimerait* au demeurant pouvoir se convaincre que l'histoire de notre temps autorise à nier que s'exercent dans le monde les influences et les sévices d'une puissance maléfique. » (p. 17)

Dans l'exemple (3), nous notons l'emploi du possessif pour la 1^{ère} personne du pluriel *notre* qui s'impose quand le pronom sujet *on* renvoie au pronom personnel *nous* ; cet accord sémantique révèle combien la forme *on* est vue comme équivalent de *nous* et en même temps supprime le risque d'ambiguïté du possessif⁵¹.

– la discrétion de l'auteur

(4) Parce que l'acédie contient d'une certaine façon en elle toutes les passions, aucune passion n'apparaît immédiatement après qu'elle a été détruite. « Ce démon n'est suivi immédiatement d'aucun autre : un état paisible [...] lui succède dans l'âme après la lutte », note

49 Consulter TLFi s.v. *on*.

50 L'auteur suit la règle grammaticale et l'utilisation de la forme euphonique *l'on* signale l'emphase dans la langue écrite.

51 Pour plus d'informations sur l'emploi des possessifs et des pronoms compléments se référant au sujet *on* et sur la concordance sémantique typique pour ce pronom, consulter Grevisse, Goosse 2008, 840 ; Charaudeau 1992, 130 et Wagner, Pinchon 1962, 204. Dans le corpus présenté, l'accord sémantique concerné s'effectue aussi dans l'exemple (10).

Évagre. / Outre ce repos, l'effet principal de la victoire sur cette passion est « une joie ineffable » qui remplit l'âme. / *On voit* bien dans ces deux exemples de la tristesse et de l'acédie comment le plan psychique s'intègre au plan spirituel et en est tributaire, tant en ce qui concerne l'étiologie que la thérapeutique. Mais *on voit* aussi comment la dimension spirituelle déborde et transcende la dimension psychique. (p. 132)

(5) *On trouve* dans les évangiles un cas de folie pour lequel est nettement définie une origine démoniaque : celui des possédés gadaréniens [...]. De multiples cas semblables nous sont rapportés par les *Vies* des saints où il est nettement indiqué qu'il s'agit de folie, et qu'elle a pour cause l'action directe d'un ou plusieurs démons. (p. 54)

(6) L'asthénie, symptôme commun à beaucoup de maladies mentales, correspond assez précisément à l'une des composantes essentielles de la passion d'acédie. *On peut* également percevoir un rapport direct entre les névroses phobiques, classiquement définies comme des « craintes angoissantes », et la passion de « crainte ». La névrose d'angoisse peut être aisément située dans le cadre de cette même passion de crainte et de la passion de tristesse. (p. 19)

La syllepse de l'exemple (5) qui est marquée par l'emploi du pronom complément *nous* témoigne du contenu sémantique du pronom sujet *on*⁵² – la valeur notionnelle de la 1^{ère} personne du pluriel.

– l'attitude distante de l'auteur à l'égard de l'objet du discours ou des personnes évoquées

(7) La variété des théories psychiatriques rendent évidemment difficile une entente sur la définition et la classification des maladies mentales. *On constate* à ce sujet des différences considérables d'un pays à un autre et d'une école à une autre. *On peut même affirmer* sans réserve que « les modèles de classification n'existent pas ». (p. 10)

(8) Les *saloi* apparaissent dans leurs *Vies* comme de grands ascètes. / *On peut* tout d'abord constater qu'ils mangent peu et dorment peu. La biographie de sainte Isidora rapporte : « Aucune des quatre cents moniales ne la vit manger de sa vie. Jamais elle ne s'assit à table ni ne reçut un morceau de pain : elle se contentait des miettes qu'elle épongeait sur les tables et de ce qu'elle lavait dans les marmites. » (p. 162)

b) en se référant au locuteur multiple (locuteur + interlocuteur(s) ; locuteur + tiers ; locuteur + interlocuteur(s) + tiers ; etc.) le pronom *on* se substitue au pronom *nous* sans ajouter d'éléments stylistiques à l'énoncé. Dans ces conditions, il fonctionne uniquement comme concurrent du pronom *nous*. Ainsi, nous distinguons les occurrences de la forme *on* dans lesquelles le locuteur (l'auteur du texte) se confond avec son interlocuteur (son lecteur) ou ses interlocuteurs (ses lecteurs) :

(9) L'humilité à laquelle parviennent ainsi les *saloi* est une humilité d'une grande solidité parce que constamment éprouvée à l'aune des relations aux autres, bien plus difficile à réaliser et à conserver qu'une humilité acquise en son seul for intérieur. « La tempête montre la valeur du pilote, le stade celle de l'athlète, le combat celle du général, le malheur celle de l'homme magnanime, et la tentation celle du chrétien », note saint Cyrille le Philéote. Le signe que *l'on est délivré* de la vaine gloire c'est *qu'on n'éprouve plus* de peine à être humilié en public, et que *l'on n'a plus de rancune* à l'encontre de celui qui nous a offensé, méprisé, insulté : or tel est bien le cas des *saloi* selon ce que nous disent leurs biographes. (p. 150)

(10) Sainte Synclétique, évoquant « la tristesse qui vient de l'ennemi » dit ainsi qu'elle est « pleine de folie ». Et saint Jean Cassien fait remarquer que « si *on la laisse* peu à peu s'emparer de notre âme, au gré des circonstances diverses, alors elle ébranle et déprime (*labefactat et deprimit*) notre esprit » ; « une fois [celui qu'elle affecte] rendu incapable de

52 L'emploi du pronom complément d'objet direct ou indirect *nous* qui renvoie à *on* apparaît également dans l'exemple (9) de ce travail.

prendre une décision salutaire et privé de la paix du cœur, elle en fait comme un fou [...] qu'elle abat et submerge sous un désespoir pénible. » (p. 109)

de même que celles dans lesquelles le locuteur multiple englobe le locuteur, son interlocuteur / ses interlocuteurs et un tiers :

(11) La possession de l'impassibilité (*apatheia*), état qui couronne une telle vie d'ascèse et qui consiste à être pur de toute passion, est une condition préalable indispensable pour pouvoir s'engager dans la voie de la folie pour le Christ. Sinon le risque est grand de l'adopter par orgueil et d'en tirer de l'orgueil plutôt qu'une plus grande humilité. Le second risque est d'être troublé par les actes qu'*on commettra*, les paroles qu'*on proférera* ou les situations que *l'on vivra* dans cet état, comme le souligne Jean, le compagnon de Syméon. (p. 165)

(12) Ainsi saint Dorothée de Gaza enseigne que « si *l'on s'examine* avec crainte de Dieu et que *l'on scrute* soigneusement sa conscience, *on se trouvera* de toutes manières responsable ». Dans tous les cas, explique-t-il, « la cause du trouble [que *l'on ressent* à la suite d'une offense], si nous la recherchons soigneusement, c'est toujours le fait de ne pas s'accuser soi-même. De là vient que nous avons cet accablement et que nous ne trouvons jamais le repos [...] ? » (p. 121)

Notre dernier exemple (12) contient le possessif pour la 3^e personne du singulier *sa* (*sa conscience*), ce qui atteste la recommandation des grammairiens sur l'utilisation du possessif renvoyant au pronom sujet *on*. En effet, étant donné que la forme *on* désigne originellement un tiers, les indices de la possession sont en principe celles qui marquent le tiers, même lorsqu'elle évoque *nous*⁵³.

Ce modèle de remplacement du pronom *nous* par la forme *on* (*on* = la forme concurrente de *nous*) pourrait être aussi, selon A. Dauzat⁵⁴, le résultat de l'économie linguistique, à savoir de la tendance à recourir à une forme verbale plus courte et, dès lors, à un usage plus commode.

B) En tant que substitut des pronoms personnels, la forme *on* de notre matériel remplace fréquemment le pronom de la 3^e personne du pluriel *ils / elles*. Lorsque le locuteur (l'auteur du texte) met le pronom *on* pour un tiers déterminé, c'est-à-dire pour un groupe de personnes dont l'identité est considérée comme identifiée et connue, il rejette le référent du pronom *ils / elles* dans l'anonymat de *on*⁵⁵. Cependant, cette mise dans l'anonymat, comme le stipule P. Charaudeau⁵⁶, apporte plus d'importance au tiers qui devient de cette façon un *tiers mythique*. Dans notre corpus, substitué à *ils / elles*, le pronom *on* manifeste plusieurs valeurs expressives :

– le rapport ironique et le dédain envers le référent du pronom remplacé

(13) En réponse à des extravagances qu'il commet le plus souvent dans ce but, saint André reçoit une multitude de mauvais traitements : *on le bat*, *on lui frappe la tête* à coups de bâton, *on lui tire les cheveux*, *on le couvre de crachats*, *on le traîne* dans les rues une corde au cou et aux pieds, *on le gifle et lui barbouille* le visage avec de l'encre et du charbon, *on lui marche* sur le corps. (p. 146)

53 Charaudeau 1992, 130 ; Wagner, Pinchon 1962, 204.

54 Dauzat 1956, 262.

55 Avec la même valeur sémantique s'utilise aussi le pronom personnel de la 3^e personne du pluriel *ils* quand il désigne *les autorités*, *le gouvernement*, *les hommes politiques*, etc. Cet emploi du pronom *ils* représente une caractéristique de la langue parlée familière et il peut porter le sens ironique ou péjoratif (Grevisse, Goosse 2008, 838 ; NPR, 1124 s.v. *il* ; TLFi s.v. *il(s)*, *elle(s)*). De plus, la forme *ils*, comme le soulignent F. Brunot et C. Bruneau (Brunot, Bruneau 1937, 378) a été utilisée avec le sens d'un pronom indéfini *on* en ancien français. Ceci est un héritage du latin, la langue qui n'avait pas d'équivalent à *on* et qui dès lors employait le pronom personnel de la 3^e personne du pluriel avec la valeur mentionnée. Cet emploi existait en français jusqu'au XVII^e siècle.

56 Charaudeau 1992, 150. Lire aussi Riegel, Pellat, Rioul 2011, 365.

(14) Un autre but de cet ouvrage est de présenter l'attitude qui fut celle de grands spirituels, animés en particulier par l'idéal chrétien de la charité, à l'égard des « fous ». Cette attitude nous paraît garder un intérêt actuel pour ce qui est de la manière d'envisager les rapports avec les malades mentaux et leur accueil dans un monde où, comme nous l'avons souligné, leur différence reste inquiétante et entraîne encore très souvent des réactions d'incompréhension et de rejet, où le plus souvent l'enfermement est la seule possibilité qui leur est offerte et où, dans les milieux hospitaliers spécialisés eux-mêmes, ils restent dans beaucoup de cas considérés comme des « patients », laissés au sort d'un traitement médical que *l'on voit* comme le seul remède possible, et qui les place, en fait, dans la situation objective d'abandon qui est celle de la « chronicité ». (p. 21)

(15) [...] l'ensemble de ce passage de la première épître aux Corinthiens (4, 9-13) : « Dieu, ce me semble, nous a, nous les apôtres, exhibés au dernier rang, tels des condamnés à mort ; oui, nous avons été livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Nous sommes fous, nous, à cause du Christ, et vous, vous êtes prudents dans le Christ ; nous sommes faibles, et vous, vous êtes forts ; vous êtes à l'honneur, et nous dans le mépris. À cette heure encore, nous souffrons la faim, la soif, la nudité ; nous sommes maltraités et errants ; nous nous épuisons à travailler de nos mains. *On nous insulte* et nous bénissons ; *on nous persécute* et nous l'endurons ; *on nous calomnie* et nous consolons. Nous sommes devenus comme l'ordure du monde, jusqu'à présent l'universel rebut. » (p. 144)

– la pudeur ou la réserve, la discrétion réelle vis-à-vis du tiers déterminé

(16) Aussi les Pères accueillent-ils les possédés/fous qui leur sont amenés avec un grand respect, et les traitent-ils avec amour, sympathie, miséricorde, compassion. Jamais ils ne les reçoivent comme des coupables, mais toujours vont à leur rencontre comme de frères souffrants. Jamais ils ne les jugent ni ne les excluent de quelque manière, mais ils les admettent avec empressement à leurs côtés, les considèrent en tous points comme leurs semblables et les chérissent comme leurs propres membres. / Ainsi, le texte que nous avons cité de saint Athanase d'Alexandrie nous présente saint Antoine « plein de sympathie » pour l'homme qu'*on lui amène*. (p. 72-73)

(17) Lorsque l'abba Moïse, en discutant avec l'abba Macaire, soudain « fut livré à un démon si cruel qu'il portait à sa bouche les excréments humains », « l'abba Moïse s'étant mis aussitôt en prière, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'esprit malin, chassé par lui, se retira ». / Un nommé Paul « fut saisi de folie ». *On le conduisit* alors à saint Abraamios. « Dès qu'il eut vu le saint, le démon jeta Paul à terre et se mit à le tourmenter et à le molester [...]. » (p. 92)

(18) Le *nous* est la plus haute faculté de l'homme, celle qui en lui a pouvoir de commander, de diriger (*on l'appelle* souvent pour cela *ègemonikon*). Par lui l'homme a la possibilité de se situer, de se maîtriser et de se transcender. (p. 37)

– la distance, colorée d'ironie, avec le référent du pronom

(19) Priscus consentant à parler de lui à un envoyé d'abba Jean d'Amida lui dit : « pour m'assurer la vie éternelle, j'endure peines et coups [...] ; je vis en grande paix parce qu'*on me tient* pour fou et que nul ne me parle et ne se soucie de moi ». Antiochus qui avait appris par un songe qu'il était spirituellement débiteur raconte : « À mon réveil, je me mis à réfléchir à ce songe et je me dis [...] : "Pauvre Antiochus ! Il va te falloir des travaux et des humiliations qui dépassent l'ordinaire !" À partir de ce moment, je me mis à simuler la folie [...]. » (p. 145)

– la réserve ou la discrétion feinte par rapport aux individus présentés par le pronom

(20) Pourtant, et c'est là une autre distinction d'importance, le fou pour le Christ n'est pas réellement fou ; il est même parfaitement sain d'esprit. Il feint la folie, il a choisi de paraître fou, il fait tout pour sembler tel aux yeux des autres, pour qu'*on le croie* réellement tel, maîtrisant parfaitement chaque acte et chaque parole, et calculant précisément leurs effets. (p. 139)

C) Notre analyse montre ensuite que dans *Thérapeutique des maladies mentales*, le pronom *on* s'utilise parfois à la place du pronom de la 1^{ère} personne du singulier *je*. En effet, nous notons quelques situations discursives dans lesquelles le locuteur (l'auteur du texte) disparaît dans l'imprécision et l'indéfinition de la forme *on*. En raison de sa pudeur et sa discrétion, l'auteur ne s'identifie pas nettement par le pronom *je*, mais il se cache derrière l'indétermination de *on* et « s'autodésigne tout en se confondant dans la masse anonyme de ses semblables évoquée par la forme indéfinie »⁵⁷. Cependant, « en même temps il se trouve comme *dilaté* par l'ensemble de tous les sujets possibles auxquels renvoie *on* »⁵⁸. Dans ce contexte d'emploi, nous remarquons que le pronom *on* de notre corpus marque généralement la modestie puisque le locuteur s'enfonce dans la masse en n'exprimant pas ses attitudes et ses jugements comme les siens, mais comme ceux d'une collectivité à laquelle il appartient :

(21) L'une des principales motivations de saint Marc le Fou dans le choix de cet état est de compenser une période de sa vie où la passion de luxure l'avait habité, ainsi qu'il le rapporte lui-même : « J'ai été dominé par le démon de la luxure pendant quinze ans, mais je suis rentré en moi-même et me suis dit : "Marc, tu as été l'esclave de l'Ennemi pendant quinze ans ; maintenant, sois autant de temps serviteur du Christ"; et j'ai pris l'habit au Pempton, et là je suis resté huit ans ; après ces huit années je me suis dit : "Maintenant, va à la ville et fais-toi fou pendant huit autres années". » Le mode de vie de la folie pour le Christ apparaît ici comme complétant, et même comme dépassant le mode de vie monastique, et cela, *peut-on supposer*, par les humiliations qu'il implique. (p. 154)

(22) Dans ce cadre, toutes les activités de l'âme en tant qu'elles se manifestent ne peuvent exister que par le corps. [...] *On peut même dire* que l'état de l'âme tout entier s'inscrit dans le corps et particulièrement sur le visage. C'est ainsi, remarque S. Jean Cassien, que les spirituels peuvent « reconnaître, à l'aspect, au visage, à la manière d'être de l'homme extérieur, l'état de l'homme intérieur » (*Conférences*, VII, 1). L'auteur de l'Éclésiastique notait déjà : « Le cœur de l'homme modèle son visage soit en bien soit en mal ». (p. 31-32)

(23) En tant qu' « un désir est lié à toute passion », chaque passion est constamment susceptible de produire la tristesse ; « celui qui aime le monde sera maintes fois attristé », dit encore Évangéliste. Le plaisir étant lié au désir, *on peut encore dire*, avec le même auteur que « la tristesse est la frustration d'un plaisir (*sterèsis èdonês*) présent ou attendu ». Saint Maxime et saint Thalassios en donnent la même définition. (p. 102)

(24) Saint Syméon multiplie des actes extravagants et scandaleux qui, à quelques exceptions près, sont loin de témoigner du Royaume dont les valeurs s'opposent à celles de ce monde, de constituer un dépassement des formes et de manifester la « liberté sans limites » du saint, mais sont autant de provocations et, *peut-on dire*, d'appels à des mauvais traitements. (p. 145-146)

Outre la nuance affective mentionnée, à travers le procédé d'*indétermination*⁵⁹, le pronom *on* à la place de *je* dans notre matériel annonce également l'attribution de l'importance au locuteur ; cette valeur se développe lorsque le locuteur se trouve renforcé par la masse anonyme. En ce cas, l'auteur du texte se persuade lui-même ou il fait voir à son lecteur / ses lecteurs que tout le monde réfléchit de la même manière :

(25) Notons encore que saint Paul, dans les passages précédemment cités, utilise le mot *môros* pour désigner le fou, mais que c'est le mot *salos* qui est le plus souvent utilisé pour désigner le fou pour le Christ, terme qui sert à désigner dans le langage courant le fou « ordinaire » [...]. J. Grosdidier de Matons s'en étonne à bon droit, sans comprendre ce qui motive cette

57 Riegel, Pellat, Rioul 2011, 365.

58 Charaudeau 1992, 148.

59 L'appellation de Charaudeau 1992, 148.

différence : « *On se serait attendu* à ce que les “fous pour le Christ” fussent désignés d’un terme plus en rapport avec le texte de saint Paul qui sert de fondement à cette forme de sainteté ». (p. 144-145)

D) Les exemples extraits comprennent aussi, mais avec une très faible fréquence⁶⁰, les situations dans lesquelles le pronom français *on* est mis pour le pronom personnel de la 2^e personne du singulier *tu* ou du pluriel *vous*. Par le biais de cette substitution, le locuteur de texte évite le rapport direct et l’effet agressif que créerait le tutoiement ou le vouvoiement entre le locuteur et son interlocuteur / ses interlocuteurs⁶¹. En même temps, le locuteur confond son interlocuteur avec les autres personnes dans l’indéfinition de *on* et le traite donc comme un individu indéterminé. Dans notre corpus, ce procédé, nommé d’ailleurs *la mise à distance* par P. Charaudeau⁶², à l’aide du remplacement de *tu* par la forme *on* produit l’effet de familiarité ou d’accord affectif :

(26) Et saint Jean Climaque remarque : « L’homme qui en est arrivé à détester le monde a échappé à la tristesse. Mais celui qui est attaché à quoi que ce soit de visible n’est pas encore délivré de la tristesse. Car comment ne pas s’attrister si *l’on est privé* de ce *qu’on aime* ? » (p. 102-103)

Aux fins d’esquiver *vous* trop officiel, l’utilisation de *on* à la place de *vous* dans l’ouvrage examiné peut s’interpréter comme l’intention de l’auteur du texte de dissimuler son interlocuteur / ses interlocuteurs dans l’ensemble de tous les individus possibles sur lesquels se réfère la forme *on*. Le locuteur traite donc ses interlocuteurs comme des individus anonymes. Au moyen de ce procédé, appelé *la dépersonnalisation* par P. Charaudeau⁶³, le pronom *on* de notre exemple manifeste une tonalité de supériorité ou une nuance de mépris contenues dans un ordre :

(27) La folie de saint Sabas le jeune, qui prend également la forme du mutisme, a le même but : être maltraité. Et en effet, on le frappe à mort, on lui jette des pierres, on lui enduit la tête de poussière et d’ordures, on lui crie : « Loin d’ici l’idiot, le vagabond, le fou, l’homme à l’esprit dérangé, l’oiseau de mauvais augure, le fléau de toute la ville ; *qu’on le batte*, *qu’on le lapide*, *qu’on le chasse* au plus vite de nos limites. » (p. 147)

3.2. « *On* » – *l’agent non concrétisé ou le porteur indéterminé d’une qualité ou d’un état*

Suivant les définitions et les explicitations des grammaires⁶⁴ et des dictionnaires⁶⁵, la signification primaire du pronom personnel indéfini *on* est *l’agent non concrétisé ou le porteur indéterminé d’une qualité ou d’un état*. Les résultats de notre analyse annoncent que dans le livre *Thérapeutique des maladies mentales* de J.-C. Larchet, presque un quart de toutes les occurrences du pronom français *on* sous-entend son usage avec le sens de base. Les trois nuances sémantiques – *toutes les personnes*, *un ensemble de personnes* et *une personne* – qu’englobe d’ailleurs sa valeur fondamentale montrent à peu près la même fréquence dans le matériel exploré.

A) Nous remarquons d’abord les exemples dans lesquels l’indétermination du pronom français *on* s’illustre à travers le sens de *tout le monde*. Le référent de *on* est, de ce fait, un tiers

60 Nous avons noté une seule occurrence du remplacement de *tu* par *on* et une seule occurrence de l’emploi de *on* à la place de *vous*.

61 Charaudeau 1992, 148-149 ; Riegel, Pellat, Rioul 2011, 364-365 ; TLFi s.v. *on*.

62 Charaudeau 1992, 148-149.

63 Charaudeau 1992, 149.

64 Grevisse, Goosse 2008, 545-546, 964 ; Charaudeau 1992, 129-130 ; Riegel, Pellat, Rioul 2011, 364-365 ; Wagner, Pinchon 1962, 203 ; Chevalier, Blanche-Benveniste, Arrivé, Peytard 1964, 230 ; Dauzat 1956, 261.

65 NPR, 1531 s.v. *on* ; TLFi s.v. *on*.

collectif qui intègre une totalité, c'est-à-dire tous les êtres humains ou le genre humain en général. L'effet que produit cette valeur d'emploi est la généralisation :

(28) L'homme soumis à la chair est avide non seulement de biens matériels, mais encore d'honneurs et de gloire humaine, et nous avons noté en étudiant la passion de tristesse le lien étroit qu'elle entretient avec la passion de cénodoxie, la déception dans la recherche des honneurs et de la gloire en ce monde étant une cause fréquente de tristesse tant pour ceux qui les possèdent déjà mais en désirent de plus grands, que pour ceux qui aspirent à sortir de l'obscurité. Dans ce cas, la thérapie de la tristesse implique le mépris de cette gloire et de ces honneurs mondains ou, mieux, une totale indifférence à leur égard, que *l'on en bénéficie* ou que *on en soit privé* : « Contre la tristesse, méprise la gloire [et] l'obscurité », conseille saint Maxime. (p. 118-119)

(29) La malade lui-même ne bénéficie, de la part du personnel hospitalier (souvent trop peu nombreux et non formé, et pour cause, à cette dernière fonction), que d'une attention limitée à l'application de son traitement et à la satisfaction de ses besoins matériels. La médicalisation dont son état fait l'objet a pour effet que *l'on considère* et que *l'on traite* plus la maladie que le malade. La confiscation de sa maladie par le médecin considéré comme seul compétent pour traiter un état où le malade est tenu pour victime de phénomènes physico-chimiques qui échappent non seulement à sa volonté mais encore à sa connaissance comme relevant de la seule science médicale, privé celui-ci de toute possibilité de participer à son propre traitement et à sa propre guérison. (p. 12)

(30) De saint Syméon il est dit que « toute sa prière était que, jusqu'à sa mort, sa conduite vertueuse fût cachée aux hommes, pour qu'il échappât à la gloire humaine, de laquelle résultent pour l'homme l'orgueil et la présomption », et aussi qu'il « avait pour pratique, chaque fois qu'il avait accompli un miracle, de quitter aussitôt le voisinage, jusqu'à ce qu'*on eût oublié* son exploit [...] ». (p. 152)

(31) Cette pratique n'est pas restée étrangère aux milieux monastiques, puisque Pallade, dans l'*Histoire lausiaque* nous rapporte que deux moines, Valens et Héron, qui sous l'effet de l'action diabolique étaient tombés dans l'orgueil et déliraient, avaient été attachés et mis aux fers par leurs compagnons. Quel était le sens de cette pratique ? S'il ne nous est donnée aucune précision sur Héron, nous savons de Valens que « les pères l'ayant attaché et lui ayant mis les fers, le soignèrent pendant un an, ayant détruit l'estime qu'il avait de lui par leurs prières, leur indifférence et une vie plus calme, et selon ce qu'*on dit* : aux contraires les remèdes contraires ». (p. 80-81)

B) Dans notre corpus, se distinguent ensuite les exemples phrastiques avec *on* qui représente un sujet vague en tant qu'ensemble d'individus, groupe d'êtres humains qui est de toute façon spécifique, mais qui n'est pas ou ne peut pas être précisément déterminé. Le pronom *on* fonctionne alors comme l'indice sémantique d'un tiers multiple en faisant l'effet d'anonymat. Cette pluralité indéterminée peut être vaguement indiquée ou suggérée d'une manière imprécise :

(32) Saint Jean Cassien, qui note que la tristesse fait partie de ces passions qui sont « guéries par la méditation du cœur et une vigilance prolongée », précise plus loin : « Voici comment nous pourrions écarter de nous cette passion funeste : en maintenant [...] notre esprit sans cesse occupé à la méditation spirituelle. C'est de cette façon, en effet, que nous pourrions vaincre tous les genres de tristesse, que celle-ci provienne de la colère, de la perte d'un gain, d'un dommage qu'*on nous fait subir*, d'une injure qu'*on nous inflige*, ou que nous la concevions sans aucun motif raisonnable, ou qu'elle nous entraîne à un désespoir mortel. » (p. 123)

(33) La première et plus fondamentale raison qui amène le *salos* à simuler la folie est de s'attirer le mépris, les humiliations et les mauvais traitements. Cela apparaît explicitement dans les récits hagiographiques. Ainsi Pallade note-t-il à propos d'Isidora : elle « feignait d'être

folle et possédée du démon : *on l'avait prise en aversion* [...] et c'est ce qu'elle voulait » ; non seulement elle se voit confier les travaux les plus humbles, devenant selon son biographe « l'éponge du monastère », mais encore elle accepte sans murmurer d'être « battue à coup de poing, injuriée, couverte d'insultes et détestée ». (p. 145)

(34) La tristesse peut être en relation avec d'autres sentiments que celui de rancune : elle résulte souvent du sentiment que la colère a été excessive ou disproportionnée à ce qui l'a motivée, ou qu'au contraire elle n'a pas été suffisante en ce qu'elle n'a pas manifesté avec assez d'éclat ce que *l'on éprouvait* ou n'a pas provoqué chez celui ou ceux à qui elle s'adressait la réaction que *l'on escomptait*. (p. 104)

De même, ce groupe peut être plus ou moins marqué par le contexte linguistique :

(35) En premier lieu, nous verrons à propos des maladies mentales ce que nous avons déjà constaté pour les maladies corporelles, à savoir que, dans les évangiles et chez les Pères, l'explication par une cause démoniaque ne tient pas à l'ignorance des causes naturelles, *comme on l'affirme* souvent, puisque les mêmes maladies sont expliquées selon les cas par celle-là ou par celles-ci. (p. 16-17)

C) Nous notons enfin les occurrences de *on* dans lesquelles cette forme pronominale possède la signification de *quelqu'un*. Elle correspond à un individu indéterminé avec une identité qui est ignorée par le locuteur ou que le locuteur croit inutile ou non indispensable de désigner dans l'énoncé. En ce cas, le pronom se réfère à un tiers unique et se comporte en signe de l'indéfinition du sujet :

(36) José Grosdidier de Matons remarque à juste titre à propos de saint Syméon : « Ce qui frappe le plus à la lecture de [sa] *Vie*, c'est la cohérence et la vraisemblance avec laquelle le saint soutient son rôle de fou : un psychiatre à qui *on la fait lire* y reconnaît sans peine un cas de manie bien caractérisé. [...] L'on retrouve le maniaque dans tous [ses] faits et gestes : dans ses propos incohérents, ses familiarités excessives, son goût des accoutrements excentriques, son débraillé qui va parfois jusqu'à l'exhibitionnisme, et surtout ses sautes d'humeur et les violences auxquelles il se livre quand *on le dérange* ou quand *on s'oppose* à ce qu'*on prend* pour ses caprices. » (p. 138)

(37) D'une part, s'il est admis qu'une altération lésionnelle ou fonctionnelle de certains organes du corps peut engendrer des troubles dans le psychisme, troubles qui dans certains cas sont rangés sous des catégories de la folie, cela ne signifie pas que l'âme se trouve localisée dans ces organes. « Lorsqu'*on me dit* que l'activité de l'esprit est éteinte ou même disparaît totalement dans certaines dispositions du corps, écrit saint Grégoire de Nysse, je ne vois pas là une preuve suffisante pour circonscrire la puissance de l'esprit en un certain lieu. » (p. 45-46)

(38) Lorsque l'acédie se manifeste sous la forme d'une tendance à l'assoupissement, il convient également de lui résister en s'efforçant de ne pas céder à l'engourdissement ou au sommeil. Dans tous les cas, remarque saint Jean Cassien, « l'expérience prouve qu'*on n'échappe pas* à la tentation d'acédie en fuyant, mais qu'il faut la surmonter en lui résistant ». (p. 124-125)

3.3. « On » dans les expressions

L'exploration de notre matériel révèle finalement qu'au dernier quart de toutes les occurrences du pronom français *on* appartient aussi, mais avec un très petit pourcentage⁶⁶, son fonctionnement au sein des expressions plus ou moins figées.

A) Premièrement, nous constatons l'emploi de *on* à l'intérieur de la structure phrastique énonçant une opinion particulière ou une expérience personnelle que le locuteur veut présenter non seulement comme les siennes, mais comme celles appartenant également aux autres

66 Nous avons remarqué seulement deux exemples.

individus. Dans cette construction, le pronom *on* peut se substituer au pronom personnel de la 1^{ère} personne du singulier *je* ⁶⁷ :

(39) Saint Grégoire de Nysse explique une partie de cette conception en recourant à une métaphore classique : « En réalité, *on dirait* tout le corps construit à la manière d'un instrument de musique ; de même que souvent les chanteurs sont empêchés de montrer leur talent par la mise hors d'usage de l'instrument dont ils se servent qui s'est gâté avec le temps, brisé dans une chute, ou que la rouille ou la moisissure ont rendu inutilisable, si bien qu'il ne répond plus, même si c'est un flûtiste de première valeur qui le touche, de même aussi l'esprit, qui se communique à tout son instrument et qui atteint chaque organe d'une façon spirituelle, conformément à sa nature, n'exerce son activité normale que là où tout est selon l'ordre de la nature ; mais là où la faiblesse d'une partie s'oppose à son opération, il reste sans résultat et sans efficacité. [...] » (p. 46-47)

B) Deuxièmement, nous relevons la forme pronominale *on* en tant que partie intégrante de la locution figée *comme on dit* dans laquelle se trouve mise en relief sa valeur d'indétermination :

(40) Il est à noter que déjà Tertullien dénonçait cette ingérence de la médecine dans un domaine qui par nature lui échappe : « J'ai vu la médecine, sœur de la philosophie *comme on dit*, travailler à établir qu'à elle principalement appartient l'intelligence de l'âme par les soins qu'elle donne au corps. De là viennent ses dissidences avec sa sœur parce qu'elle prétend mieux connaître l'âme en la traitant au grand jour pour ainsi parler, et dans son domicile lui-même. [...] » (p. 51)

La présence du pronom français *on* dans les expressions concernées atteste sa grande capacité sémantique qui, liée aux propriétés syntaxiques de cette forme pronominale, montre que dans l'ouvrage analysé son champ d'emploi est vaste et que ses valeurs sémantiques et expressives sont complexes et efficaces.

4. Remarques finales

Notre étude montre que dans *Thérapeutique des maladies mentales* de J.-C. Larchet, l'œuvre qui conformément à son caractère scientifique et à sa nature spécialisée se caractérise par une forte présence du pronom personnel indéfini *on*, les trois quarts de toutes ses occurrences appartiennent à son emploi avec la signification d'un autre pronom personnel. Parmi ces exemples, nous constatons une remarquable prévalence des situations discursives dans lesquelles le pronom *on* s'utilise avec le sens du pronom personnel de la 1^{ère} personne du pluriel *nous*. Ceci signifie que notre hypothèse de travail est confirmée.

En effet, dans la plupart des cas, la forme *on* de notre corpus désigne le locuteur (l'auteur du texte) du milieu scientifique auquel peut être associé son interlocuteur ou ses interlocuteurs (le lecteur ou les lecteurs du texte). Employé de cette façon, le pronom *on* exprime les valeurs affectives suivantes : la modestie du sujet parlant, la discrétion de l'auteur du texte et son attitude distante vis-à-vis de l'objet du discours ou des personnes évoquées. De même, le pronom *on* s'utilise dans notre matériel en tant que forme qui renvoie au locuteur multiple, forme qui est stylistiquement neutre et, par conséquent, concurrente du pronom *nous*.

D'après notre analyse, le pronom *on* s'emploie aussi à la place des autres pronoms personnels en fonctionnant alors comme catégorie expressivement marquée. Ainsi, il se substitue au pronom personnel de la 3^e personne du pluriel *ils / elles* en manifestant les nuances stylistiques suivantes : l'ironie et le dédain envers le référent du pronom, la pudeur, la réserve ou la discrétion réelle envers le tiers déterminé, la distance avec les personnes présentées par le pronom, la

67 Voir TLFi s.v. *on*.

réserve ou la discrétion feinte à l'égard du référent du pronom. Puis, la forme *on* remplace le pronom de la 1^{ère} personne du singulier *je* en se comportant comme indice de modestie du locuteur (de l'auteur du texte) ou comme signe de l'attribution de l'importance au locuteur. Enfin, nous remarquons les situations dans lesquelles le pronom *on* tient lieu du pronom personnel de la 2^e personne des deux genres *tu* et *vous* ; le premier procédé produit l'effet de familiarité et d'affection, tandis que le second établit le rapport de supériorité ou fait entrer une nuance de mépris.

L'examen de notre corpus révèle également l'usage du pronom *on* avec sa valeur primaire – celle de l'indétermination et d'un vague sujet – et avec toutes les trois nuances de sens (*tout le monde, un ensemble de personnes, quelqu'un*) englobées par son sémantisme de base. Dans ces conditions, les composantes discursives qu'insère le pronom *on* sont les suivantes : l'effet de généralisation, l'effet d'anonymat et le signe de l'indéfinité du sujet. Une petite partie de ce dernier quart de toutes les occurrences du pronom *on* dans le matériel extrait constitue son utilisation dans les constructions phrastiques fonctionnant comme expressions plus ou moins figées ; en ce cas, la forme *on* s'emploie soit avec la signification de la 1^{ère} personne du singulier *je* soit avec son sens fondamental – celui de l'indétermination.

Sources

Larchet, Jean-Claude (2007) : *Thérapeutique des maladies mentales. L'expérience de l'Orient chrétien des premiers siècles*. Paris : Les Éditions du Cerf.

Références bibliographiques

Arrivé, Michel, Gadet, Françoise, Galmiche, Michel (1986) : *La grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*. Paris : Flammarion.

Atlani, François (1984) : ON l'illusionniste. In : Françoise Atlani, Laurent Danon-Boileau, Almuth Grésillon, Jean-Louis Lebrave, Jenny Simonin, *La langue au ras du texte* (dir. : Almuth Grésillon, Jean-Louis Lebrave). Lille : Presses Universitaires de Lille, 13-29.

Boutet, Josiane (1986) : La référence à la personne en français parlé : le cas de « on ». *Langage et société*, N° 38/1 (1986). 19-49.

Brunot, Ferdinand (1965) : *La pensée et la langue. Méthode, principes et plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français*. Paris : Masson et C^{ie}, Éditeurs.

Brunot, Ferdinand, Bruneau, Charles (1937) : *Précis de grammaire historique de la langue française*. Paris : Masson et C^{ie}, Éditeurs.

Charaudeau, Patrick (1992) : *Grammaire du Sens et de l'Expression*. Paris : Hachette Éducation.

Chevalier, Jean-Claude, Blanche-Benveniste, Claire, Arrivé, Michel, Peytard, Jean (1964) : *Grammaire Larousse du français contemporain*. Paris : Larousse.

Dauzat, Albert (1956) : *Grammaire raisonnée de la langue française*. Lyon : IAC.

Dubois, Jean (1965) : *Grammaire structurale du français : nom et pronom*. Paris : Librairie Larousse.

Gjesdal, Anje Müller (2008) : *Étude sémantique du pronom ON dans une perspective textuelle et contextuelle*. Thèse de doctorat. Université de Bergen. <<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00335306/document>>. Consulté le 21 février 2021.

Grevisse, Maurice, Goosse, André (2008) : *Le Bon usage. Grammaire française*. 14^e édition. Bruxelles : De Boeck–Duculot.

Hamelin, Lise (2018) : Éléments pour une sémantique de ON. *SHS Web of Conferences*, Vol. 46, 12006 (2018), 6^e Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2018. <<https://doi.org/10.1051/shsconf/20184612006>>. Consulté le 21 février 2021.

Jacquin, Jérôme (2017) : Le pronom ON dans l'interaction en face à face. Une ressource de (dé)contextualisation. *Langue française*, N° 193/1 (Avril 2017). 77-92.

Landragin, Frédéric, Tanguy, Noalig (2014) : Référence et coréférence du pronom indéfini on. *Langages*, N° 195/3 (2014). 99-115.

Larchet, Jean-Claude (2001) : *Théologie de la maladie*. 3^e édition. Paris : Les Éditions du Cerf.

Larchet, Jean-Claude (2005) : *Thérapeutique des maladies spirituelles*. 5^e édition. Paris : Les Éditions du Cerf.

Marouzeau, Jules (1950) : *Précis de stylistique française*. Troisième édition, revue et augmentée. Paris : Masson et C^{ie}, Éditeurs.

Mazière, Francine (1994) : « On » dans les dictionnaires. *Faits de langues*, N°4 (Septembre 1994). 229-236.

Moignet, Gérard (1965) : *Le pronom personnel français. Essai de psycho-systématique historique*. Paris : Librairie C. Klincksieck.

Muller, Charles (1979) : Sur les emplois personnels de l'indéfini on. In : *Langue française et linguistique quantitative*. Genève : Slatkine, 65-72.

NPR : *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Nouvelle édition du Petit Robert de Paul Robert*. Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. Paris : Dictionnaires Le Robert, 1996.

Rabatel, Alain (2001) : La valeur de « on » pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées. *L'Information Grammaticale*, N° 88 (2001). 28-32.

Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe, Rioul, René (2011) : *Grammaire méthodique du français*. Paris : Quadriga – PUF.

Sandfeld, Kr. (1928) : *Syntaxe du français contemporain. I. Les pronoms*. Paris : Librairie ancienne Honoré Champion.

Stanković, Selena, Jovanović, Ivan (2013) : Les pronoms relatifs et indéfinis dans les proverbes français et leurs équivalents / correspondants serbes. In : Andreea Gheorghiu, Ramona Malița, Ioana Marcu, Mariana Pitar, Dana Ungureanu (dir.), *Agapes francophones 2012*, Actes du colloque (le IX^e Colloque international d'études francophones « Passeurs de mots », les 16 et 17 mars 2012, Timișoara). Timișoara : Université de l'Ouest de Timișoara, Chaire de français, Centre d'Études Francophones, Editura Universității de Vest, 363-374.

TLFi : *Le Trésor de la langue française informatisé*. <<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>>. Consulté en juin 2021.

Viollet, Catherine (1988) : Mais qui est on ? *Linx*, N°18 (1988). *Analyse grammaticale des corpus oraux*. 67-75.

Wagner, Robert-Léon, Pinchon, Jacqueline (1962) : *Grammaire du français classique et moderne*. Paris : Librairie Hachette.

Станковић, Селена (2013) : Семантика француске заменице *on* и њени еквиваленти у српском језику. In : Biljana Mišić Ilić, Vesna Lopičić (ur.), *Jezik, književnost, vrednosti – Jezička istraživanja*, Zbornik radova (Naučni skup „Jezik, književnost, vrednosti“, 27–28. april 2012, Niš). Niš: Univerzitet u Nišu, Filozofski fakultet, 155–170.

О УПОТРЕБИ ФРАНЦУСКЕ ЗАМЕНИЦЕ *ON*
У ЛЕЧЕЊУ ДУШЕВНИХ БОЛЕСТИ ЖАН-КЛОДА ЛАРШЕА

У раду се разматра употреба француске заменице *on* у књизи *Лечење душевних болести* француског православног теолога и филозофа Жан-Клода Ларшеа (Jean-Claude Larchet, *Thérapeutique des maladies mentales*, 2007). Имајући у виду специфичан двоструки карактер овог заменичког облика да је истовремено и лична и неодређена заменица, анализирају се пре свега његове семантичке вредности, а испитује се такође и његов експресивни садржај у случајевима када је употребљен са значењем неке друге личне заменице. Применом дескриптивног поступка и семантичке анализе, комбиноване повремено са морфосинтаксичким приступом, истраживање се спроводи на материјалу који сачињава готово сто педесет експерпираних примера. Са теоријског аспекта, креће се од одређења и тумачења која доноси референтна лингвистичка литература у вези са семантичким потенцијалом и морфосинтаксичким функционисањем француске заменице *on*.

Резултати студије потврђују полазну хипотезу да се у Ларшеовом *Лечењу душевних болести* лична неодређена заменица *on* најчешће појављује са семантизмом личне заменице за прво лице множине *nous*. Наиме, у највећем броју примера обликом *on* се означава аутор, односно говорно лице из текста научног карактера којем и саговорник може бити прикључен, при чему се као допунске, афективне компоненте исказују ауторова скромност, уздржаност и дистанцирани став; осим тога, користи се и као стилски неутрална форма конкурентна заменици *nous*. Истраживање указује и на употребу заменичког облика *on* уместо личне заменице за треће лице множине (*ils / elles*), потом заменице за прво лице једнине (*je*), као и уместо заменица за друго лице оба броја (*tu, vous*); при томе се форма *on* понаша као еспресивно-стилски маркирана категорија уносећи у исказ следеће додатне тонове: презир, ироничан однос према референту заменице, скромност, уздржаност, дистанцирање, истинску или лажну дискрецију, придавање важности говорном лицу, блискост, емотивност, надмоћност, итд. Забележена је исто тако и употреба заменице *on* са њеном примарном значењском вредношћу – неодређени вршилац радње или носилац особине или стања, а уочена је и њена употреба у реченичним склоповима који функционишу као устаљене конструкције и у којима се користи са значењем појмовног првог лица једнине или пак са својим основним семантичким обележјем – значењем неодређености.